

Le Père Antoine Philibert Carriehon

Notice biographique,

publiée dans l'Echo paroissial de Régnie-Durette
en Beaujolais en 1941,

par

E. Bonnardet

fr. de l'Oratoire

(1) Il était le plus jeune de 3 frères entrés à l'Oratoire :

Bonaventure Stanislas, né en 1746, entré le 10 mars 1764, sorti peu après.

Bernard Xavier, né en 1748, entré le 28 octobre 1763, prêta en septembre 1775,
sorti en 1777 pour prendre possession d'un bénéfice.

André Rémoud, né le 20 mai 1751, entré le 20 septembre 1770.

Ils étaient fils de Jean Brun, le jeune, négociant à Bordeaux et de Marie Flacant.

Jean Brun était mort au moment de l'entrée à l'Oratoire d'André Rémoud. La famille
devait jouir d'une certaine aisance car les 3 frères payaient régulièrement la pension
requise.

(2) Le Père Sauvé Choisset, qui sera élu supérieur général de l'Oratoire le 16 septembre 1779.

(3) Entré à l'Institution de Paris le 20^e 1770, il fut déclaré admis et reçut le costume
oratorien le 5 janvier 1771. Il payait 300 livres de pension et promettait de
s'entretenir de vêtements.

(4) Le 18 septembre 1766, il y avait ^(autre) m^r Philibert Carrickson, versant de Salles, paroisse de
Salles, vigneron de Madame de la Chaigne au fief du Perrot à Rignic.

(5) Nous verrons plus loin deux de ses frères installés un commerce de vin rue St Jacques à Paris.
L'un d'eux, Jean Marie Carrickson, meurt à Charanton le 20 juin 1817.

Le Père Antoine Philibert Carrichon.

Dans les derniers mois de l'année 1770 entraient au noviciat de l'Oratoire à Paris deux jeunes gens que leurs tempéraments si contraires, leur éducation familiale si différente, leurs goûts personnels si nettement opposés, jusqu'à leur tenue extérieure auraient dû maintenir à distance l'un de l'autre et qui, cependant, se vouant l'amitié la plus profonde, se soutenant dans les circonstances les plus pénibles, allaient se rendre capables, aux jours sombres de la Terreur, des plus beaux actes de charité et d'héroïsme.

Le premier, entré le 20 septembre 1770, se nommait André Remond Brun⁽¹⁾, était fils d'un riche négociant en denrées coloniales du port de Bordeaux et était âgé de 19 ans. Le Supérieur⁽²⁾ du noviciat envoyait au supérieur général, le P. de La Valette, ce portrait du jeune candidat :

- " Grand de taille, bien fait, d'une distinction de manières rare à cet âge et qui en impose, le
- " Confrère Brun a poursuivi toutes ses études, philosophie comprise, en notre académie militaire de
- " Vendôme, où ses camarades l'avaient surnommé le marquis. Il est d'une grande habileté de ses
- " mains tout il fait ce qu'il veut. Il réussira dans les collèges, où, du reste, il devra être envoyé.
- " Il aime l'étude, s'y passionne. Mais son besoin de se dévouer est très net et sa piété profonde
- " et solide."

Le second, entré juste trois mois plus tard, le 20 décembre, se nommait Antoine - Philibert Carrichon. Les Carrichons étaient originaires de Salles en Beaujolais. Vers 1720, deux frères vinrent dans notre

région prendre des vigneronnages : l'un, Benoît, à Régnie ; l'autre, Philibert, au château de la Pierre à Durette. Le dernier était le grand-père de notre Oratorien. Tombé malade, il cède la place à son fils, autre

Philibert et retourne mourir dans son village d'origine. Le nouveau vigneron de la Pierre, marié à Salles avec

Antoinette Carrand, eut au moins trois fils, tous nés à Salles :

en , que nous retrouverons dans la suite de notre récit et Antoine Philibert, né le 5 avril 1749. ~~En 1749, c'est donc à Durette~~ que ce dernier passa ses jeunes années ; c'est dans l'église, aujourd'hui détruite, de ce village qu'il fit sa première communion. ~~Il y fut baptisé par le curé de ce village et y fut élevé par ses parents.~~

Communion en 1761, à 12 ans. Peu après, nous ignorons pour quel motif, son père abandonne à son tour le vigneronnage et s'en va à Lyon tenter la fortune comme épicier-buvetier. Comme Antoine-Philibert montrait de belles qualités d'intelligence et des preuves sérieuses de vocation ecclésiastique, ses parents, acceptant tous les sacrifices, confiaient leur fils aux Pères Jésuites qui dirigeaient alors le célèbre collège de la Trinité. Antoine Philibert fit là toutes ses humanités, plus un cours de logique et à 21 ans entra à l'Oratoire.

- (1) " Il avait une figure commune, particularité qui facilitait son travestissement et qui contribua
" peut-être à le faire adopter comme un camarade par les habitants du faubourg St-Jacques. Une fistule
" lacrymale le dispensa du service de la garde nationale et lui sauva l'épreuve du corps de garde où il
" aurait pu se trahir, soit que par son silence il eût paru l'approuver les propos impies qu'il y aurait
" entendus, soit que le cri de sa conscience l'eût entraîné à les blâmer. " (souvenirs du confrère Gaillard)

référence??

Ces soi-disant notices sur Boum
et Carrichon sont-elles au A N ?
nulle trace ni de donner
"Institutions" ou "Maison"
à Montbrun...

De plus,
voici le premier brouillon, plus
loin, qui ressemble fort à...
une composition (plusieurs
ratures et ajouts)

- (2) L'Institution ou noviciat de l'Oratoire existe encore en partie. C'est l'Hospice des Enfants-assistés, 74 rue
St-Eustache - Rochereau.
- (3) Après son décès on trouve parmi ses papiers un acte notarié par lequel son père lui avait constitué le 29
avril 1773, cent livres de rente annuelle et viagère comme titre clérical.

" Le Confrère Carrichon, écrira de lui le supérieur du noviciat, est de taille médiocre, épais,
" gauche de manières, de figure peu avenante ⁽¹⁾. Il ne réussirait pas dans nos collèges pour lesquels il faut des
" qualités extérieures que le jeune homme ne possède malheureusement pas. Mais sa piété est profonde et éclairée,
" son esprit de sacrifice déjà très manifeste. Il doit devenir un Directeur d'âmes. "

Et le Père Moisset ajoutait: " Ce sont les deux meilleurs sujets: ils feront le plus grand honneur à
l'Oratoire. "

La suite du récit montrera que le supérieur du noviciat ne s'était trompé dans aucune de ses
appréciations. Il montrera également à quel point la Providence, lorsqu'elle destine des hommes à réaliser
un jour une grande mission, sait les munir à l'avance des qualités morales et même des dons physiques
qui leur seront nécessaires. C'est par sa faute ^{seule} que l'homme manque à sa vocation.

" Le Confrère Brun, avait-on dit, doit réussir dans les collèges. " De fait, le noviciat terminé, il est
envoyé à l'Académie royale de Juilly jusqu'à la prêtrise reçue pour la Noël 1777. Pendant cinq ans
il remplit à Paris le poste important de préfet du collège, puis en 1783, il retourne à Juilly l'abord
comme directeur spirituel des élèves, enfin comme curé de la paroisse. Le 16 janvier 1791, il refuse le
serment schismatique, reste néanmoins sur place jusqu'au mois d'août 1791, se retire, à l'arrivée du
curé assermenté, dans le village voisin de Montge, relevant chaque dimanche d'élire la sainte messe
au collège et encourager ses paroissiens fidèles. Aux derniers jours de 1792, pourchassé et menacé
par les révolutionnaires de clercs et désirant avant tout ne pas compromettre le collège qui ne cessera
de fonctionner pendant toute la Terreur, il gagne Paris et rejoint son ami qui l'appelle.

Le Confrère Carrichon était resté au noviciat où l'exemple de sa piété, de sa régularité, de son
dévouement à l'œuvre avait été reconnu d'heureuse influence. Ordonné prêtre ⁽²⁾ en avril 1774, il
est nommé sur place Directeur, poste qu'il va remplir presque sans interruption, sauf les deux années
1784 et 1785 passées à Arles pour rétablir sa santé. Retenu à Paris, il se dévoue sans compter à
la formation des jeunes confrères de la Congrégation, s'attirant l'estime et la vénération de tous.

Son zèle déborde bientôt au dehors. Sa réputation de directeur sage et éclairé attire à son
confessionnal nombre de pénitents. On y voit des gens du peuple et des bourgeois de Paris; on y
voit aussi, confondus dans la foule, des représentants des plus grandes familles de France:
la marquise de Noailles, la Duchesse d'Angers, la vicomtesse Louise de Noailles,

- (1) Le Frère Joseph François Delamarre, né à Saint Germer (oise) le 3 mai 1731, avait été reçu de l'Oratoire le 20 mai 1765 à Jullly même où il servait depuis plusieurs années en qualité de condamnier. Il avait 32 ans. Envoyé à la Maison d'Écarts de la rue St Honoré, il était le correspondant officiel et de confiance du collège. C'est entre ses mains que les familles habitant Paris allaient solder la pension de leurs enfants. Il s'attacha au P. Bonin pendant les mauvais jours. La tempête passée, il repagne Jullly, pensionnaire de l'État en sa qualité de ci-devant Frère de l'Oratoire. Il meurt au collège le 19 juillet 1806, à 4^h du soir, âgé de 75 ans.
- (2) Jean Augustin Mandar, marchand papetier au n° 26 de la rue St Honoré et sa femme Sophie Angélique Safflet perdent le jeudi 3 mars 1809 un fils, Charles François, âgé de 15 ans. Convoi à St Eustache.
- (3) Jean François Mandar, né à Marines en 1732, entré à l'Oratoire en 1750, homme d'une rare valeur, prédicateur renommé, en relations avec J.J. Rousseau qui parle de lui dans ses Confessions et dans l'Emile, supérieur de Jullly de 1785 à 1791, se réfugia en Angleterre chez le Duc de Norfolk, qui avait été son élève et revint mourir à Marines en 1803 après avoir refusé l'épiscopat sous Napoléon comme sous Louis XVI. Il a donné son nom à une rue de Paris. Eugène Belin, premier éditeur de ce nom, était son petit neveu et avait été élevé à Jullly.
- (4) Nicolas Michel Lelièvre mourut le lundi 14 Xbre 1812, à 67 ans. Convoi à St Eustache.

la marquise de Lafayette, la marquise de Montagu, la marquise de Grammont. Le P. Carrichon se donne sans distinction au service des uns comme des autres.

Mais voici les mauvais jours. Le 16 janvier 1791, le Père Carrichon refuse le serment rhématique. A la fin de l'année 1792, l'Oratoire étant supprimé comme toutes les autres congrégations, c'est la dispersion d'abord et bientôt la persécution sanglante. Le 25 Novembre arrive de Julliy le Père Brun ^{au noviciat} chassé de sa paroisse. Le lendemain arrive de la maison mère de la rue St Honoré à Paris le Frère couvreur François Desamarre ⁽¹⁾ portant sur son épaule son outillage de couvreur. La décision est rapidement prise : on revêtira des habits laïques, on se réfugiera dans un coin et l'on installera sans bruit une boutique de sauteurs-rapasseurs. Le Frère Desamarre sera le patron, le P. Brun sera son apprenti, bientôt aussi habile que son maître ; le P. Carrichon, plus libre d'allures, fera les courses et surveillera l'horizon.

Mais, où trouver le coin caché et sûr ?

Nos trois artisans seraient allés volontiers au N° 26 de la rue St Honoré chez un fournisseur de la ci-devant communauté oratorienne, Jean Augustin Chardon ⁽²⁾, marchand papetier, qui offrait la plus généreuse hospitalité. Mais les Oratoriens étaient trop connus dans ce quartier. Y demeurer, y constituer un groupe eût été de la dernière imprudence. Du reste, le dit marchand papetier avait déjà accueilli son parent le Père Jean François Mandat ⁽³⁾, ancien supérieur de Julliy et célèbre prédicateur, qui, bientôt renoncé, n'eut que le temps de passer en Angleterre.

Une des plus anciennes pénitentes du P. Carrichon, Dame Marie Ursule Petronille Labouette, épouse de Nicolas Michel Lelièvre ⁽⁴⁾, « charruier rue des Trouvaires, N° 6, à l'enseigne du boudin frais », mit à leur disposition une sorte de remise au fond d'une cour. C'est là qu'ils installèrent leur atelier et commencèrent aussitôt de travailler. Ils couchaient dans une grande pièce dans les greniers de la maison. M^r et M^{me} Lelièvre méritaient toute leur confiance et la présence de ces trois ouvriers ne fut pas remarquée dans ce quartier si populeux et si affairé des Halles.

Mais dame Lelièvre, qui avait le matin même communiqué de la main du P. Brun, meurt subitement à son comptoir en janvier 1793 et cette mort ~~est~~ met dans le plus grand embarras. Il fallait chercher un autre logis.

^{nos 3 oratoriens}

(1) Louis Fauvelle meurt deux ans après le 20 août 1795. Sa femme, née Marie Veronique de Robecq, continue le commerce avec son fils Charles Louis et meurt à son tour, âgée de 54 ans, le jeudi 7 Mars 1805. Convoi à St Eustache.

(2) abbé Delarc : l'Eglise de Paris pendant la Révolution : t. II. p. 471.

L'auteur ajoute, p. 472, « après, toute trace de culte public disparaît et, pendant de longs mois, une nuit complète et opaque enveloppe pour ainsi dire l'Eglise de Paris. »

(3) « Ces deux prêtres circulaient librement, à la faveur de leur déguisement laïque ; ils étaient de ces « ecclésiastiques courageux qui continuaient scrupuleusement à remplir leur saint ministère, et, bien que le culte « catholique fût encore toléré à l'époque où les Dames de Noailles gardaient l'attention chez elles, tous deux

(Non) « s'étaient enrôlés dans ce service des âmes qui devait fonctionner mystérieusement pendant toute la Terreur « et procurer à nombre de fidèles les consolations de la religion. Bel sans-culotte en bonnet rouge et en « carmagnole, dont l'aspect farouche effrayait les bonnes gens, n'était autre qu'un prêtre qui portait la Vierge « à un malade ; tel garçon, marchand de vin, prêtre également, pénétrait dans les prisons, y livrait sa « marchandise, écoutait les confessions, bénissait, absolvait et s'en allait, remportant son premier vade « après force poignées de mains aux geôliers, pour se ménager bon accueil à sa prochaine visite. »

(Le Nôtre : le jardin de Pipus, p. 7.)

(4) Le P. Carrichon prit un logement dans le faubourg St Jacques et sa grande simplicité lui concilia bientôt l'affection du quartier. Sous un habit laïque d'une étoffe grossière, il passait pour un marchand de vin de l'époque. Deux de ses frères en faisaient le commerce depuis longtemps et l'abbé leur servait parfois de commissionnaire. (Souvenirs du P. Gaillard) C'est dans cette maison qu'il a voulu recevoir mon oncle.

(5) M. Carrichon ne était soumis à un travestissement qui lui répugnait extrêmement que pour procurer les secours de la religion à ceux qui les réclamaient de lui. de marchand de vin de l'époque disait la messe, préparait quelques enfants à la Première Communion, administrait les malades, en un mot exerçait le ministère dans tous les quartiers de Paris, allant toujours à pied et prenant à la hâte une nourriture grossière et à peine suffisante. Il ne s'est jamais dissimulé que son secret étant connu de tant de maisons, le barantage fort innocent d'un enfant, le caquetage ou seulement l'impudence d'un domestique pouvaient à tout instant l'entraîner à l'échafaud. La Providence, dont il remplissait si bien les vœux bienfaisantes, veillait sur lui : jamais il ne fut recherché par les autorités, il n'éprouva pas la plus légère indisposition pendant tout le temps qu'il fut obligé de se cacher pour exercer le ministère ; l'on sait que la police d'alors s'attachait particulièrement à découvrir les auteurs clandestins. (Souvenirs Gaillard)

On le trouve sans trop de peine, non loin de là, rue du Marché aux Poires, chez un marchand fruitier-oranger nommé Louis Fawelle⁽¹⁾ qui, deux fois, sauva la vie de nos oratoriens en les cachant à temps dans ses caves sous des caisses de fruits.

Devant ces menaces, se croyant plus personnellement visé, le Père Carrichon, en mars 1793, laissa ses compagnons et se réfugia au n° 270 de la rue St Jacques dans une vieille maison qui existe encore. Ses frères, venus depuis peu à Paris, tenaient là une buvette à l'enseigne du vrai Beaujolais.

Les Pères Brun et Carrichon, sans souci des dangers auxquels ils s'exposaient, s'en allaient chaque matin célébrer la sainte messe et faire les offices les dimanches dans la chapelle de l'ancien

de la sexagésime 1794, alors

sur les portes de toutes les

(6) On cite pour le « Service des âmes » :

Le lundi, l'abbé de Voisins, ancien vicaire de St Sulpice, curé de St Etienne du Mont en 1802, mort évêque nommé de St Flour le 14 février 1809

le mardi, le Père Carrichon.

le mercredi, l'abbé Philibert Bruillard^{de Bruillard}, mort évêque de Grenoble le 15 X 1870 à 98 ans et 3 mois

le jeudi, l'abbé Renaud, en 1802, premier vicaire de St Germain des Prés.

le vendredi, l'abbé Charles Magnin, curé de St Germain l'Auxerrois en 1816, mort le 12 janvier 1848.

le samedi, l'abbé de Keravenant, devenu en 1816 curé de St Germain des Prés, mort le 20 mai 1831

le dimanche, l'abbé de Sambucy, retiré ensuite à Millhant, et saint évêque de Rodez en 1817

buvaient dans tous les quartiers

liens et pretextant les obligations

(5) réels jusque dans les prisons,

vice, qui avait été incarcéré

près le 9 thermidor, pas un jour

funèbre grêle que

on vit M. Emery et quelques

des âmes ». Quand les

voit les sacrements, ils étaient

prêtre se trouverait sur leur

qui pour chaque joint de la

— pied de l'échafaud, se glissait

et, enlevait son chapeau, y

mettait les paroles du pardon.

(1) Louis Fauvelle meurt deux ans après le 20 août 1795. Sa femme, née Marie Veronique de Robeg, continue le commerce avec son fils Charles Louis et meurt à son tour, âgée de 54 ans, le jeudi 7 Mars 1805. Convoi à St Eustache.

(2) Abbe Delarc : l'Eglise de Paris pendant la Révolution : t. II. p. 471.

L'auteur ajoute, p. 472, « après, toute trace de culte public disparaît et, pendant de longs mois, une nuit complète et opaque enveloppe pour ainsi dire l'Eglise de Paris. »

(3) « Ces deux prêtres circulaient librement, à la faveur de leur déguisement laïque ; ils étaient de ces

« ecclésiastiques courageux qui

« catholique fût encore toléré

(Non) « s'étaient enrôlés dans ce

« et procurer à nombre de fi

« armagnole, dont l'aspect

« à un malade ; tel garçon, »

« marchandise, écoutait les

« après force poignets de ma

(Le Nôtre : le jardin de Piep

(4) Le P. Carrichon prit un loge

l'affection du quartier. Sous

de façon. Deux de ses frères

commissionnaire. (souven

(5) M. Carrichon ne s'était soumis à

religion à ceux qui les réclamaient

Première communion, administra

Toujours à pied et prenant à la hâ

que son secret était connu de

l'impudence d'un domestique p

si bien les vus bienfaisantes, v

légère indisposition pendant tous

police d'alors s'attachait particu

On le trouve sans trop de peine, non loin de là, rue du Marché aux Poirées, chez un marchand fruitier-oranger nommé Louis Fauselle⁽¹⁾ qui, deux fois, sauva la vie de nos Oratoriens en les cachant à temps dans ses caves sous des caisses de fruits.

Devant ces menaces, se croyant plus personnellement visé, le Père Carrichon, en mars 1793, laissa ses compagnons et se réfugia au n° 270 de la rue St Jacques dans une vieille maison qui existe encore. Ses frères, venus depuis peu à Paris, tenaient là une buvette à l'enseigne du vrai Beaujolais.

Les Frères Brun et Carrichon, sans souci des dangers auxquels ils s'exposaient, s'en allaient chaque matin célébrer la sainte messe et faire les offices les dimanches dans la chapelle de l'ancien noviciat de l'Oratoire⁽²⁾, chapelle qui ne fut fermée que dans la semaine de la sexagésime 1794, alors que tout culte public était interdit et que les cellules avaient été placées sur les portes de toutes les églises de Paris dès le 23 Novembre 1793.

Ils repartaient, portant sur eux des hosties consacrées qu'ils distribuaient dans tous les quartiers de Paris⁽³⁾. Le Père Carrichon, ayant su gagner les bonnes grâces des géôliers et prétextant les obligations de son métier de ravelier, portait les hosties consacrées et non consacrées⁽⁵⁾ jusque dans les prisons, jusque dans la Conciergerie, à M. Emery, le supérieur de St Sulpice, qui avait été incarcéré dès le 3 août 1793, de telle sorte que, depuis cette date jusqu'après le 9 thermidor, pas un jour ne s'écoula sans que la sainte messe fût célébrée dans la sombre geôle que Fouquier - Tinville croyait si bien gardée et impénétrable.

Mais là ne se bornait pas le zèle du Père Carrichon. Bien vite M. Emery et quelques prêtres courageux⁽⁶⁾ avaient organisé ce qu'on a appelé « le service des âmes ». Quand les condamnés n'avaient pu, avant leur départ pour l'échafaud, recevoir les sacrements, ils étaient avertis par des voies sûres qu'à tel endroit du fatal itinéraire, un prêtre se trouverait sur leur passage pour leur donner de loin l'absolution. Un prêtre fut désigné pour chaque jour de la semaine ; le P. Carrichon, pour le mardi.

Déguisé le plus souvent en garde national, il s'en allait jusqu'au pied de l'échafaud, se glissait jusqu'au premier rang face aux victimes, leur faisait le signal convenu, levait son chapeau, y cachait sa main droite, et tout en traçant le signe de croix, prononçait les paroles du pardon.

(1) + Le P. Carrichon, à la prière de M^{me} de Montagu, avait composé un récit de la mort des Dames de Noailles.

+ Il légua ce récit à la petite Euphémie de Noailles, devenue marquise de Vercac.

+ celle-ci passa le MSS. au Correspondant qui le publia le 10 avril 1847.

+ L'Artiste le reproduisit en 1869, en supprimant tous les détails trop réalistes.

+ Le Nôtre: Le jardin de Picpus, Paris, Perrin 1928, 261 pages in 8 écu avec illustrations. Reprodit l'article même

du P. Carrichon, ajoutant de nombreux détails historiques, descriptions géographiques qui allongent trop le texte.

+ Le Journal des Débats du 6 septembre 1928

La Croix du 9 septembre 1928

) donnant de longs compte-rendus du livre de Le Nôtre.

+ Jacques Henissay: les canonniers de la guillotine, p. 180, analyse très bien faite de l'article.

+ abbé Delarc: l'Eglise de Paris pendant la Révolution française, t. III, p. 266

+ C.A. Daubon: Paris en 1794, Paris, Plon, 1869, pages 430 et suiv. Un résumé.

(2) Elle avait épousé son cousin, le Vicomte Louis Marie de Noailles, mort général, à la Havane en 1804.

(3) au n° 211 actuel de la rue St Honoré. Le Maréchal en avait fait un véritable musée.

(4) au n° 73 de la rue de l'Université. Situé jusqu'à l'angle de la rue de Bellechasse, cet hôtel s'étendait par ses grands jardins vers la rue St Dominique. Conquis, il servit de 1794 à 1802 d'Hôtel des Mines.

Il a, un jour, raconté⁽¹⁾ avec une implacable minutie les circonstances de la mort des trois dames de Noailles. C'est l'un des épisodes les plus tragiques de la Révolution. Il a légué par testament ce récit à Euphémie de Noailles devenue Marquise de Vérac. Celle-ci l'a communiqué au Correspondant où il fut intégralement publié le 10 avril 1847. Nous suivrons le résumé qu'en a donné M. Jacques Héribay dans son livre si plein d'intérêt : les Annuaires de la guillotine.

[Après la mort du maréchal Louis de Noailles, Duc d'Angoulême le août 1793 à St Germain, sa femme, Catherine Françoise Charlotte de Corbi-Brissac, septuagénnaire affaiblie et sourde ; sa fille Henriette Anne Louise d'Aguesseau, Duchesse d'Angoulême ; sa petite-fille, Louise de Noailles⁽²⁾, mère de trois jeunes enfants, retirèrent à Paris et s'installèrent, non point au grand hôtel familial de la rue St Honoré, mais à l'hôtel de Noailles-Mouchy, rue de l'Université.⁽³⁾]

Malgré la rigueur des temps, elles espéraient y vivre assez discrètement pour ne point attirer l'attention. Mais le 17 septembre fut promulguée la loi des suspects et tout ce qui tenait de près ou de loin à l'ancien régime et même simplement à la noblesse fut déclaré d'arrestation. On ne pardonnait pas à la Maréchale d'avoir un fils émigré et de porter un des noms les plus en vue. Les prisons de la capitale étant au complet, ces dames restèrent dans leur hôtel, mais en qualité de détenues et sous la surveillance de deux sans-culottes « purs ».

Le 19 octobre, vers deux heures du matin, le grand portail de l'hôtel s'ouvrit avec fracas, livrant passage à une charrette sur laquelle étaient cahotés depuis 24 heures le ^{vieux} maréchal de Mouchy, sa femme et leur femme de confiance, Mme Latour. Arrêtés en leur château de Mouchy, ils étaient amenés à Paris.

« Les conducteurs du convoi avaient dû renoncer à trouver pour eux place, à cette heure, dans l'une des prisons.

« Sur les instances de Madame Latour, on décida de les laisser se reposer chez eux ; ils y passèrent deux jours.

« A moins qu'il existe quelque part un récit encore inconnu de cette réunion de famille, — la dernière —

« on ignorera toujours ce qu'elle fut ; mais on se représente aisément combien elle dut être

« douloureuse et grave. Il semble que le P. Carichon y fut convié ; le laconisme, sur ce point, de la

« relation qu'il a laissée, permet de discerner de quels sujets on s'y entretenait. On parla de la reine du

« moment, la guillotine et d'autres, sans nul doute, ce jour-là que, obsédés par la prévision de leur fin

« prochaine, tous ceux qui se trouvaient en cet hôtel de Mouchy, échangeaient les dernières recommandations

« et s'efforçaient à bien mourir. Le Père Carichon, édifié par la tranquille résignation de

(1) Le Nôtre : loc. cit. p. 11.

« ses pénitentes, dit : « Si vous allez à l'échafaud et que Dieu m'en donne la force, je vous y
« accompagnerai. » Elles le prirent au mot, ajoutant avec vivacité : « Nous le promettons vous ? »
« Le prêtre hésita un instant : — « Oui, reprit-il avec gravité ; et pour que vous me reconnaissiez
« bien, j'aurai un habit bleu et une veste rouge. » Le maréchal et la maréchale de Mouchy
« sollicitèrent de lui le même engagement et reçurent pareille assurance.

« Cependant Mme Latour, aidée de quelques honnêtes gens de la section, postulait pour que ses
« maîtres fussent gardés en détention dans leur propre hôtel sous la surveillance des patriotes du quartier.
« Ses demandes furent vaines : le 20 octobre, à 10 heures du soir, un commissaire vint prendre les deux
« vieillards et les emmena en fiacre à la prison de la Force et le lendemain à celle du Luxembourg. » ⁽¹⁾

Des mois passèrent. Les trois dames de Noailles vivaient toujours fort isolées. Leurs visiteurs les plus
assidus étaient les deux oratoriens : ils venaient chercher les paind'ouffles qu'on avait souvent déchirées
un peu exprès. Le Père Carrichon, nous l'avons dit, était le directeur spirituel de ces dames
qui durent plus d'une fois lui rappeler sa promesse. Mais ce bonheur relatif ne pouvait durer.

Un matin d'avril, sans avertissement préalable, enlevés de leur hôtel, ballottés pendant deux jours
de prison en prison, elles sont, sur leurs instances, dirigées ^{elles aussi} sur le Luxembourg.

Le Père Carrichon n'eut plus ^{alors} la possibilité de les visiter ; mais il continua d'avoir de leurs
nouvelles par un jeune confrère oratorien, M. Grelot, ancien surveillant d'école à Guilly, auquel
la Vicomtesse de Noailles avait confié ses trois enfants, homme dévoué entre tous, qui s'efforçait
lui aussi d'adoucir de son mieux le sort des détenues.

Par lui le Père apprit le 27 juin la condamnation du vieux maréchal de Mouchy et de
sa femme. M. Emery, à la Conciergerie, les avait assistés et préparés à la mort. On les emmena.
Une voix cria : « Courage ! Monsieur le Maréchal ! » Le vieillard répond : « A 15 ans j'ai monté à l'assaut
pour mon roi ; à 80, je vais monter à l'échafaud pour mon Dieu !... Mes amis, je ne suis pas à plaindre. »

Très chère, mais sans perdre un instant, le Père Carrichon se met en route, arrive au palais de Justice,
pénètre dans la cour ; les charrettes sont déjà là : le maréchal et sa femme y prennent place. « Je les ai eus
sous les yeux et fort près de moi pendant plus d'un quart d'heure », raconte-t-il. « Je ne les avais vus
qu'une fois chez eux et je les connaissais mieux qu'ils ne me connaissaient. » Il n'y avait donc point
d'espoir que les deux victimes pussent ^{me} se distinguer parmi la foule. Trop troublé, trop tremblant

pour chercher à attirer leur attention ; n'espérant pas d'ailleurs y parvenir, « je fis pour eux, ajouta-t-il, par l'inspiration et avec l'aide de Dieu ce que je pus. Le maréchal était singulièrement édifiant et priait de tout son cœur. »

Cloué sur place par l'effroi, le Père Carrichon suivit du regard les charrettes qui tournaient à gauche vers la rue St-Barthélemy et s'engageaient sur le Pont-au-Change. Il se sentait sans forces, incapable de les accompagner ; il reprit tristement le chemin de chez lui.

Un mois plus tard, le 22 juillet, vers 9 heures du matin, le Père Carrichon s'appêtait à sortir quand il entendit frapper. Il ouvrit et vit entrer M. Grelot, accompagné de ses deux jeunes élèves Alexis et Alfred de Chailles. Ceux-ci étaient gais comme à l'ordinaire ; le précepteur, au contraire, paraissait bouleversé, était très pâle, presque défiguré.

— Passons dans votre chambre, dit-il au P. Carrichon et laissons les enfants dans celle-ci.

A peine sont-ils seuls que le visiteur, s'effondrant sur une chaise, annonce l'effroyable nouvelle :

— C'en est fait, mon ami, ces dames sont au Tribunal révolutionnaire ; je viens vous rappeler votre promesse. Je vais conduire les 2 enfants à Vincennes voir ^{leur} petite sœur Euphémie⁽¹⁾. Dans le bois, je préparerai ces malheureux à leur terrible malheur.

Affolé, le Père Carrichon pose des questions, demande des explications, puis, courageusement, décide à tenter l'impossible pour remplir sa promesse, il déclare :

— Je vais changer d'habits... quelle commission ! Que Dieu joint qu'il me donne la force de l'exécuter ! Et il reconduit M. Grelot jusqu'à la porte : les deux garçonnets, insoucients, heureux de la promenade-annoncée, montrent une joie qui serre le cœur.

Maintenant livré à lui-même, le Père Carrichon se sent épouvanté devant la tâche qu'il doit accomplir : — Oh non Dieu ! s'écrie-t-il ; ayez pitié d'elles et de moi !

Il revêt alors l'habit bleu et la veste rouge qu'il a jadis annoncées, sort faire quelques courses pressées, passe au Palais de Justice au début de l'après-midi, ne peut pénétrer dans l'enceinte du Tribunal, reprend ses pérégrinations, se dirige vers le faubourg St-Antoine. Il sait qu'il trouvera, là où il va, du réconfort « chez une personne de confiance »⁽²⁾, à qui il avoue ses hésitations et son effroi et dont il écoute les conseils et les encouragements. Il n'en souffre pas moins d'un grand mal de tête : il prie son ami de lui faire un peu de café et ce stimulant lui procure quelque soulagement. Il revient vers le Palais « Très lentement, très pénif, très irrégulier, désirant ne point arriver, ne pas trouver celles qui l'appellent », et cependant il sent qu'il a

la volonté de leur rendre à tout prix le service qu'elles attendent de lui A cinq heures, il est devant la Cour de Mai, dont les grilles sont fermées : les charrettes ne sont pas encore là, rien n'indique le départ. Le Père Carrichon monte alors tristement les degrés de la sainte chapelle, se mêle à la foule qui encombre la salle des pas-perdus, s'assied, se lève, ne parle à personne, tâche de passer inaperçu, jetant de temps à autre un coup d'œil au dehors pour s'assurer que les condamnés ne paraissent pas... Jamais heure ne dut lui sembler aussi longue que celle qu'il vécut de la sorte, dans cette anxieuse attente.

A des larmes qui s'élèvent enfin, le P. Carrichon estime que la prison vient de s'ouvrir. Il redescend les degrés, va se placer devant la sortie, rue de la Barillerie ; cette fois, les voitures sont bien là, devant le grille de la Conciergerie. Sanson et ses aides s'affairent ; gardes nationaux et gendarmes organisent le cortège qui bientôt s'ébranle.

L'exécution, ce soir, est d'importance : quarante-six accusés, sur les cinquante trois mis en jugement dans les deux sections du Tribunal, ont été condamnés ^{à mort} dans la journée. Un premier tombereau s'avance : des femmes y sont entassées, liées côte à côte sur les banquettes et le Père Carrichon n'y voit pas celles qu'il cherche : de fait, ce sont des inconnues pour lui. Au milieu d'elles cependant, au moment où le véhicule s'éloigne, il reconnaît, habillée d'une robe de Vaffetas noir, la vieille maréchale de Moailles ; mais elle-ci ne l'a pas vu.

D'autres charrettes défilent, portant le général de Flers, M^r de la Roche-Lambert, le marquis de Talaru, le trésorier de la marine Boutin, le fermier général de La Borde, l'ex-constituant Gossin, toute une troupe d'habitants de la Nièvre qu'a envoyés le représentant du peuple Noël Pointé ; d'autres encore, parmi lesquels un enfant de 17 ans, Joseph Meynard-Mallet, immolé par erreur parce qu'on l'a pris pour le jeune de Maille.

N'apercevant toujours pas ses pénitentes, le Père Carrichon commence à espérer qu'elles sont acquittées ; déjà il s'en réjouit Hélas ! il y a encore une charrette : sortant des dernières de la Conciergerie, ces dames y prennent place. Madame de Moailles est en blanc, — elle ne porte plus de couleur depuis la mort du maréchal et de la maréchale de Mouchy. Jamais elle n'a paru plus séduisante ; malgré ses 55 ans, on dirait qu'elle n'en a que 24. Sa mère, Madame d'Ayon, vêtue d'un déshabillé bleu et blanc, ne porte guère, elle aussi, plus que la quarantaine et elle a 57 ans bien sonnés Six hommes montent à leur suite et, ostensiblement respectueux, s'écartent d'elles pour les laisser plus libres.

La mère et la fille se mettent, en effet, à converser à voix basse, tendrement, regardant de côté et d'autre, comme si elles cherchaient quelqu'un. Le Père Carrichon entend cette remarque faite par un de ses voisins :

— Voyez cette jeune, comme elle s'agite, comme elle parle à l'autre !

Lui croit les entendre dire :

— Maman, il n'y est pas !

— Regardez encore ma fille.

— Rien ne m'échappe, je vous assure, Maman ; il n'y est pas.

Le Père Carrichon voudrait se montrer ; mais il ne peut approcher ; le convoi subit pourtant un temps d'arrêt : le véhicule qui porte ces dames est immobilisé plus d'un quart d'heure ; enfin il part, frôle le Père Carrichon, sans que les condamnées le remarquent. En hâte, le Père rentre dans le Palais, fait un grand détour, court se placer à l'entrée du Pont-au-change, dans un endroit bien apparent. Il voit M^{me} de Noailles jeter les yeux de tous les côtés ; elle ne le reconnaît pas. Il suit alors le long du parapet, s'écartant le plus possible de la cohue, tâchant de se signaler. Toujours en vain.

Le pauvre prêtre ne sait plus que faire ; il est fatigué, désespéré ; mais ose d'autant moins renoncer à sa mission que l'inquiétude se peint sur la physionomie de M^{me} d'Ayen. A cet instant, le ciel se couvre ; le tonnerre gronde, faisant se disperser un peu la populace. Il sera peut-être plus facile maintenant de réussir.

Par des chemins détournés, le Père Carrichon devance les condamnées, gagne la rue St-Antoine, se poste près de la rue de Fourcy, presque en face de la petite rue des Balets qui mène à la prison de la Force, la geôle de sinistre renommée. Un vent violent souffle, l'orage éclate, les éclairs, les coups de tonnerre se succèdent, la pluie se met à tomber à torrents, chassant les derniers curieux, mettant le désarroi dans le convoi qui accélère son allure, épargnant cavaliers et fantassins de l'escorte.

L'Oratorien s'est mis à l'abri sous l'auvent d'une boutique : les premières charrettes défilent ; celle qui porte ces dames, s'approche. Instinctivement le Père s'élance, touche les roues et M^{me} de Noailles enfin l'aperçoit. Elle lui sourit, semblant dire :

— Vous voilà donc ! Ah ! que nous en sommes aise ! Nous vous avons bien cherché !

Elle se penche vers sa mère et lui murmure :
— Maman, le voilà !

Madame d'Oyen, à son tour, regarde, s'épanouit, semble revivre.

Du coup, toutes les incertitudes du religieux cessent, son courage renaît ; il ne pense même plus qu'il est trempé de sueur et de pluie ; il continue à marcher. Tout à coup, sur le perron de la chapelle Saint Louis - la culture - église S^t Paul Saint Louis, alors transformée en dépôt de livres, il aperçoit le Père Bonny venu là, lui aussi, pour rendre le même service à ces dames. Les deux religieux se retrouvent avec saisissement et échangent un salut discret.

L'orage ne cesse pas et la tempête est déchaînée, transissant les pauvres victimes : les femmes, les mains attachées derrière le dos, ne peuvent se retenir, chancellent sous la violence du vent. La maréchale de Dailles a son grand bonnet renversé, ses cheveux gris défaits. Des jacobins, qui sont restés malgré l'averse, lui crient méchamment :

— La voilà donc cette maréchale, qui menait si grand train, allant dans un si beau carrosse !
Elle est dans la charrette tout comme les autres !

On est arrivé place de la Bastille et on contourne l'enceinte démolie de l'ancienne forteresse : un petit carrefour précède le faubourg S^t Antoine ; il y a là peu de monde et le Père Carrichon, qui a pris un peu d'avance, s'y arrête, estimant qu'il ne saurait trouver meilleur endroit pour bénir les pénitentes. Il se retourne, fait un signe à Mme de Dailles et celle-ci comprend :

— Maman, murmure-t-elle, le Père Carrichon va nous donner l'absolution !

Aussitôt les deux femmes se redressent « avec un air de repentance, de contrition, d'attendrissement, d'espérance et de pitié », tandis que le prêtre lève la main et sans se découvrir, prononce la formule de pardon « très distinctement et avec une attention surabondante ».

A cet instant, l'orage s'apaise, la pluie diminue, comme si Dieu avait permis cette tourmente pour faciliter le ministère du religieux. Le convoi a repris son allure normale, étroitement encadré par les troupes ; à nouveau la foule se presse, formant une haie compacte au long de la chaussée, insultant les victimes, surtout la maréchale de Dailles.

Le Père Carrichon suit toujours, sans hâte désormais, sachant le principal de sa mission rempli. Un instant il a comme un sursaut de peur. Près de l'ancienne abbaye S^t Antoine, devenue l'hospice

de l'est, il se trouve coudé à coudé avec un jeune homme souvent rencontré autrefois et qui n'ignorait pas son caractère sacerdotal. Le Père Carrichon, ayant des raisons de croire ce particulier malintentionné, se trouble, s'embarrasse, tourne le dos et reprend le chemin de la Bastille. Mais constatant que ce personnage dangereux ne l'a pas reconnu sous son déguisement et disparaît dans une rue voisine, il se rassure, rejoint les charrettes et parvient en même temps qu'elles sur la ci-devant place du Grône.

Au centre la guillotine dresse ses deux bras noirs, au haut desquels le couteau triangulaire brille sinistrement. Les charrettes s'arrêtent, les gardes font le cercle et la populace, derrière eux, s'amuse, rient, plaisantant, injuriant ceux qui vont mourir.

Le Père Carrichon, le chapeau rabattu sur le front, a pu se faufiler au premier rang. Une débaillé, le cherchant des yeux, a vite fait de le découvrir; leurs regards se parlent et le prêtre croit l'entendre dire :

— Notre sacrifice est fait!... Jésus-Christ, qui est mort pour nous, est notre frère!... Adieu! Enissons nous tous nous revoir dans le ciel! Adieu!

L'attitude de la condamnée n'échappe pas aux assistants. Certains, près du P. Carrichon, s'écrient :

— Ah! cette jeune, comme elle est contente! Comme elle lève les yeux au ciel! Comme elle prie! Mais à quoi cela lui sert-il?

Une autre voix ajoute :

— Oh! les scélérats de calotins!

Les victimes, pendant ce temps, se font leurs adieux. Le Père Carrichon en profite pour changer de place et se glisser en face de l'escalier de bois par lequel on monte à l'échafaud. ~~Les 46 victimes sont parquées là, sur deux lignes, attendant leur tour.~~ ⁵² Le Père Carrichon enlève son chapeau comme devraient le faire tous les hommes afin de permettre à la foule de mieux jouir de l'horrible spectacle, en profite pour dissimuler mieux sa main et donne une absolution à chaque victime.

Les 46 malheureux sont parqués là, sur deux lignes, attendant leur tour : M. de la Borde, vieillard à cheveux blancs, grand, gros, laid bonhomme, s'appuie sur la balustrade; la Maréchale s'est assise sur un bloc de pierre qu'elle a trouvé et ses grands yeux sont perdus dans le vague; M^{me} d'Ayen, l'attitude simple et résignée, est plongée dans ses prières, le regard baissé, plus l'air inquiet, telle en un mot qu'elle était

(1) Des souvenirs très précis, conservés dans la famille ^{Carrichon}, assurent qu'il rendit le même service le 21 messidor aux trois dames de Lévis et le 6 thermidor aux deux Messieurs Gravier de Vergennes.

Gabrielle Augustine Michelle, veuve de Lévis, ex-noble, 50 ans; - Henriette Françoise de Lévis, femme de Béranger, 27 ans; - Marie Gabrielle d'Artois de Lévis, femme du duc, ex-noble, 28 ans.

Jean Gravier de Vergennes, père, ex-comte, 75 ans; - Charles Gravier de Vergennes, fils, ex-noble, ex-maître des requêtes, ex-capitaine de la garde nationale, 42 ans.

(2)

(3) Abbe' Delarc, loc. cit. t. III p 315-317.

(A) Il a été dit hier (29 février) au ci-devant couvent d'Agloire une messe à laquelle ont assisté environ cent personnes. L'inspecteur n'a pénétré que par une porte, la porte refusée, sans rassemblement au dehors, avec décence et tranquillité au dedans. (Schmidt: Galerie de la Révolution française. Rapports de police.)

(2) "Il s'éloigna quand tout fut fini, mais sans emporter avec lui cette impression d'horreur qu'il avait tant redoutée.

"Il s'éloigna en louant Dieu, comme faisaient les premiers chrétiens lorsqu'ils s'en retournèrent des portes de la ville

"Tout couvert du sang des martyrs." (Dauban, loc. citat.)

lorsqu'elle s'approchait de la Sainte Table. De l'endroit où il se trouva, le Père Carrichon aperçut de vue la Vicomtesse de Noailles. Du reste, de ces 45 personnes en pleine santé tout l'égorgeant se préparait, le prêtre ne nota pas un gémissement, pas un sanglot, pas un cri, pas un mot, pas une velléité, fût-ce instinctive, de résistance.

La maréchale de Noailles fut exécutée la 3^{ème}. Il fallut écharper le haut de son corsage pour lui découvrir le cou. Madame d'Ayen mourut la 10^{ème}, avant sa fille. Le bourreau lui arracha son bonnet, comme il tenait par une épingle, les cheveux, tirés violemment, lui causèrent une douleur qui se peignit sur ses traits. La Vicomtesse de Noailles suivit peu après et sa robe blanche lui donnait l'apparence des martyrs de jadis : un sang abondant, vermeil, s'échappa de son col décapité.

— que la voilà bienheureuse ! songea le P. Carrichon quand on jeta sur les autres le corps de la jeune femme dans le tombereau qui allait les porter non loin de là au cimetière de Picpus. Et, remerciant Dieu de lui avoir permis de remplir ainsi sa promesse, ne se sentant plus le courage d'attendre cette fois la fin du massacre, il donne une dernière absolution générale ; puis, comme hors de lui et s'apercevant soudain qu'il est glacé de la tête aux pieds, il s'éloigne à grands pas, tout rempli de ce déchirant, mais bien beau, bien touchant, bien consolant spectacle. (2)

— Non, je ne voudrais pas, se disait-il, n'en avoir pas été le témoin. que de profit à en tirer !

Combien ^{d'autres} ^{semaines} de journées aussi émotionnantes ⁽¹⁾ n'a-t-il pas vécues pendant les longs mois qu'a duré la Terreur ! Interrogé bien des fois par ses meilleurs amis, il se contentait de répondre : « C'est mon secret et celui de Dieu. »

La liberté des cultes, votée le 21 février 1795 fut accueillie par une explosion d'enthousiasme. Pour la fête de Pâques presque toutes les boutiques furent fermées dans Paris. (3)

A la demande des fidèles de son quartier ^{s'y égarer}, dès le 29 février, le P. Carrichon célébrait dans la chapelle de l'ancien séminaire de St Magloire une messe à laquelle assistaient environ cent personnes. (4)
Douze églises de Paris ne furent rendues au culte que 3 mois après, le 30 mai 1795.

Au moment même où le Père Carrichon rouvrait l'ancienne chapelle du séminaire St Magloire, on emprisonnait au Luxembourg un autre prêtre de l'Oratoire, Joseph Lebon, le sinistre Conventionnel qui organisa la Terreur à Arras et à Cambrai où pendant deux années il avait été le pourvoyeur de la guillotine avec une cruauté raffinée et méthodique. Accusé par Legendre à la Convention en mai, traduit devant le Tribunal d'Amiens, condamné le 9 octobre, il sera exécuté le 14 octobre. Il avait juste 30 ans.

2 aucune référence. X est noté absent en 83-84 (1x bis, 104)
1782 est d'ailleurs la seule année où Belon et Carnéhon ont pu se trouver
ensemble et une des communes autr...

- () Maurice André Gaillard, né à Château-Chierry le 13 octobre 1757, entré à l'Oratoire en octobre
1778, mort le 11 Xbre 1844, conseiller honoraire à la cour de cassation, n'était que simple
confère. Ses notes sont conservées à l'évêché de Meaux

Joseph Lebon était entré au noviciat de Paris en octobre 1782. Le Père Carrichon n'y résidait plus*. Tombé malade en juillet¹, il avait été envoyé se reposer et se rétablir dans la maison de St Paul aux bois. Sa maladie et son départ avaient été une véritable désolation pour la communauté et le nouveau confrère avait certainement entendu ces louanges et ces regrets.

Un autre oratorien, Maurice André Gaillard, mort en 1844 conseiller à la Cour de cassation, nous a laissé à ce sujet les curieuses notes que voici :

« Le zèle de l'abbé Carrichon ne trouvant pas toujours les mêmes encouragements, ses efforts
« n'ont pas tous obtenu le même succès.

« Il avait connu Joseph Lebon jeune encore et l'avait perdu de vue depuis longtemps. Il trouve
« moyen de pénétrer dans sa prison et comme il avait autant d'esprit que de zèle et d'instruction,
« il s'était fait un plan dont il espérait tirer un grand avantage.

« Lebon parut sensible à cette démarche : « Je suis ravi, dit-il, que la hache révolutionnaire ait
« épargné un homme aussi estimable. Votre visite justifie pleinement l'idée que je m'étais faite de votre
« charité ; mais elle ne produira pas l'effet que vous en attendez. J'ai comblé la mesure et Dieu, que
« j'ai abandonné, tout puissant qu'il est, ne peut plus me pardonner ; le fanatisme de la liberté
« m'a sans doute exalté la tête ; mais jamais il n'a effacé les principes que vous avez gravés dans
« mon cœur et je n'ai pas commis une mauvaise action sans éprouver un remords Jugez combien
« j'ai dû en étouffer pour acquiescer la fatale célébrité que j'ai attachée à mon nom ! ... Trop de
« victimes de mes fureurs crient vengeance pour que leurs voix ne soient pas écoutées et le genre de
« mort qui m'est réservé, ne peut pas les satisfaire pleinement. Il me serait facile de me soustraire
« au supplice par une mort volontaire ; mes complices, ceux dont je n'ai fait qu'exécuter les ordres,
« s'empresseraient de m'en fournir les moyens. Je ne commettrai pas ce dernier crime. L'ignominie
« de ma mort peut arrêter ceux qui seraient tentés de m'imiter. C'est la seule réparation que
« je puisse faire à l'humanité. Cette pensée me fera monter à l'échafaud avec courage. Quant
« à la justice divine, une éternité de souffrances peut seule la satisfaire. »

« L'abbé Carrichon ne s'attendait pas à n'avoir à combattre que des arguments aussi futiles.
« Il lui fut facile de montrer à Lebon qui, d'après ses aveux, n'avait point perdu la foi, que la
« croyance en un Dieu Rédempteur ne peut pas admettre une justice inflexible. Il prolongea cette

(1) Fontenay-Breigny, arrondissement de Coulommiers. Madame de Montagu redevenit châtelaine de Fontenay en 1801. Elle y reçut la Dauphine en 1828. Elle fut enterrée au cimetière de Gicrus le 30 janvier 1839. Sa sœur, M^{me} Louise Jeanne de Ebéjan, comtesse Douairière de Offorde-Westerloo, grande maîtresse du palais à Bruxelles, possédait le château en 1830. Elle est morte en 1862.

Armand Louis Charles De Gontaut-Biron l'acquit en 1837 et, à sa mort en 1851, le château passa à ses fils qui, ne l'habitant pas, le louèrent en 1880 à l'ancienne reine d'Espagne, Isabelle. Après 1892, le château appartint à un industriel qui le paya onze cent mille francs.

" première conférence autant qu'il lui fut possible et se retira avec d'autant plus d'espérance
" que Joseph Lebon parut satisfait lorsqu'il lui annonça qu'il le reverrait le lendemain.

" Fort de la profession de foi de la veille et toujours plein de confiance, le bon Abbé' veut reprendre
" la conférence. Lebon, toujours doux et poli, lui renouvelle ses remerciements d'une démarche aussi
" peu méritée. Puis, du ton le plus calme, mais le plus décidé : " J'ai réfléchi sur tout ce que vous m'avez
" dit hier. Je persiste dans ma résolution : je suis inébranlable Un plus long séjour ici ne ferait que
" vous affliger ; retirez-vous, plaignez-moi et ne vous présentez plus. Je ne vous recevrai plus davantage. "

" L'abbé' Carrichon essaya vainement de vaincre cette résistance. Lebon ne répondit à aucune de
" ses observations. Il se présenta plusieurs fois depuis sans pouvoir pénétrer et je l'ai souvent entendu
" soutenir que cette obstination et les raisonnements sur lesquels elle était fondée, ne pouvaient s'expliquer
" que par une alienation mentale. Fuisse-t-elle, disait-il, avoir précédé les fureurs de ces malheureux !...
" Pour nourrir cette idée qui le consolait, il racontait que, longtemps avant qu'il fût proconsul,
" Joseph Lebon ^{devenu} curé d'un village à deux lieues d'Arras, remplissait tous ses devoirs avec zèle et
" une grande exactitude ; mais que, chaque dimanche, aussitôt après les vêpres, il endossait l'uniforme
" de garde-national et le sabre au poing, conduisait ses paroissiens à la société populaire d'Arras
" où il parlait avec autant de chaleur qu'il l'avait fait le matin en expliquant l'Evangile. "

L'heure de l'expiation étant arrivée (c'était à Amiens, le 14 octobre 1795) Lebon but de l'eau-de-
vie. Dans le trajet de la prison au marché aux herbes, l'exécutant fut obligé de le soutenir pour
l'empêcher de tomber. Vrait-il ivre ? On l'a dit. Il se jeta pourtant sur la bascule. Une foule hurlante
suivit le cadavre que les valets du bourreau portaient en terre. Le cimetière fut envahi et la multitude,
pour donner un témoignage énergique de ses sentiments, une dernière preuve de son exécration, couvrit le
cadavre de pierres jetées dans la fosse avec violence.

Effaçons ces douloureux événements et revenons au Père Carrichon.

Quand, en 1801, Madame de Montagu, fille de la Duchesse d'Angen, put revenir de l'exil
et rentrer en possession de ses biens, elle reçut le P. Carrichon en son château de Fontenay-
Trésigny (S. et M.) et le combla d'attentions et de soins en reconnaissance de tout ce qu'il
avait fait pour les malheureuses victimes de sa famille.

(1) L'ex. confère Gaillard était marguillier de St Appais.

(2)

Acte de décès

Décédé hier, 30 juillet 1818 à 10 h du soir à Paris en son domicile
277 rue S. Jacques, quartier de l'Observatoire, à 69 ans, ecclésiastique
prêtre de la ci-devant congrégation de l'Oratoire, né à Salles (Rhône)

sur la déclaration de J.B. Desvignes, négociant en vins, 31 ans, à
Charenton-le-Pont (Seine) et de Pantaléon Portier, aussi négociant, 29 ans
à Percy rue Grange aux Herbes n° 13, tous deux neveux du défunt

(3) Louis Bruno, Comte de Boisselin, ex. noble et maréchal de camp, âgé de 61 ans.

Marie Catherine Stanislas de Boufflers, sa femme, 50 ans,

Annie de Boufflers, veuve du Duc de Brion, 48 ans.

(2)
en effet qu'il

Très lié avec les deux Pères Tanneau qui s'étaient réfugiés à Melun dans leur famille et avec le confrère Maurice André Gaillard, qui jouissait là de sa retraite de conseillet à la cour de cassation⁽¹⁾, il se rendit très souvent dans cette ville et donna nombre de prédications dans l'église de St Espris.

En 1810, les registres de Juilly le disent l'hôte, rue d'Anjou au faubourg St Honoré, de la Duchesse de Grammont, autre fille de la Duchesse d'Angoulême.

En 1814, fatigué, il se retire dans un pavillon du Val de grâce, au deuxième étage sur la cour.

Le pavillon était la propriété d'un Montier d'Aurillac au n° 247 rue St Jacques. C'était là⁽²⁾ qu'il avait passé les plus mauvais jours de la Terreur ~~où il voulait mourir~~ au milieu de ses chers souvenirs. C'est là en effet qu'il meurt quelques mois après, le 30 juillet 1818, à 69 ans. Ses funérailles eurent lieu au milieu d'une foule immense et recueillie en l'église St Jacques du Haut-Pas.

Et son ami, le Père Brun?

Le Père Brun n'avait pas accepté de participer au « service des âmes » à jour fixe. Ce n'était pas la peur qui l'arrêtait. Mais, comme nous l'avons dit plus haut, les meilleurs réquisitoires ne suffisaient pas pour cacher la beauté de son visage et la trop grande distinction de ses manières. La prudence lui interdisait de s'exposer aussi régulièrement en public et de compromettre par sa disparition l'attachement à la foi des nombreux fidèles dont il était le soutien.

On avait pu, cependant, le voir bien des fois suivre lui aussi le cortège des malheureuses victimes.

Dans une anecdote racontée comme telle, le 4 thermidor, au jour de la mort des Dames de Noailles, le Père Camichon, accompagnant les charrettes sous la pluie torrentielle, aperçut sur le perron de l'église St Paul-St Louis le Père Brun venu là tout exprès pour rendre de loin le même service à celles qui allaient mourir. Les deux Oratoriens se retrouvèrent avec saisissement et échangèrent un salut discret.

Quelques jours auparavant, le 27 juin, il avait accompagné jusqu'à la barrière du Grône le comte Louis Bruno de Boigelin⁽³⁾, maréchal de camp; sa femme, née Marie Catherine Stanislas de Boufflers et sa belle-sœur, Amélie de Boufflers, femme du duc de Biron.

- (1) René de Boufflers de Rouvray, entré en 1623, mort à Marines (S. et Oise) le 31 janvier 1639; — Charles de Boufflers de Remiencourt, entré le 24 Novembre 1638. — René de Boufflers de Remiencourt, entré le 1 juillet 1683.

Ils étaient de la même famille que les deux maréchaux de France, qui ne partaient pas en guerre sans emmener dans leur état-major un prêtre de l'Oratoire comme aumônier particulier.

- (2) Soussaint Charles François Giverville de St. Marlon, ex chevalier de l'ordre du Roi, 67 ans, élève de Juilly du 5 Novembre 1718 au 5 août 1721; — Antoine Jean Baptiste Alexandre Julien, ancien intendant d'Alençon, 80 ans, élève du 2 mars 1720 au 2 mars 1722; — René Charles François de la Bour-Dupin, Chamblay, colonel au d. devant régiment des grenadiers royaux, 48 ans, élève du 14 Novembre 1754 au 4 septembre 1760; — Aymar Charles Marie Nicolai, premier président de la chambre des comptes, 47 ans, élève du 25 octobre 1755 au 11 juillet 1760; — Marc Antoine François Marie Randon de la Tour, 50 ans, propriétaire à Creil sur Oise et commandant de la garde nationale, élève du 24 septembre 1756 au 6 mars 1761; — Honoré Joseph Royer, ex-noble et conseiller d'état, prêtre, grand vicaire et bénéficiaire, dont la cause de béatification est introduite à Rome, tous guillotines le 19 messidor an II, 7 juillet 1794.
- (3) Les Puy de Verine vivaient sur St Eustache, au n° 20 rue des Petites Ecuries. C'est là encore que mourait le 13 Novembre 1802 Alexandrine Marguerite Gabrielle Puy de Verine, veuve d'Alexandre Jean Bte Anne Gabriel Decullon d'Arcy. Convoi le 14 à St Eustache en présence de Jean François Pierre Puy de Rony, son frère et de Claude François Barckhaus, son oncle maternel.
- (4) Elle était née Marie Barcos (ou Barckhaus) âgée de 55 ans.

En cette douloureuse circonstance, il représentait l'Oratoire tout entier et donnait une suprême preuve de reconnaissance à cette famille de Boufflers qui avait donné ⁽¹⁾ trois de ses membres à la Congrégation et multiplié donations et délicates attentions inlassablement pendant presque deux siècles.

Le 7 juillet, six anciens élèves de l'Académie royale de Juilly, ce collège si cher au P. Brun, montaient sur l'échafaud. Ils étaient de tous les âges et de toutes les situations. Le plus jeune avait 47 ans, le plus âgé était dans sa 80^{me} année. Il y avait des propriétaires fonciers, des officiers, des intendants de province, des présidents de chambres, un prêtre dont la cause de béatification a été introduite à Rome. Dès qu'il eut connaissance de leur arrestation, le Père Brun s'est multiplié pour leur procurer tous les secours et les consolations de la religion. Au jour de leur sacrifice, il se trouvait près d'eux, leur donnant une dernière absolution.

Enfin, le 9 thermidor (22 juillet) il se trouvait dans la rue S. Antoine au moment où la foule, écœurée de tous ces massacres inutiles, apprenant la chute de Robespierre, arrête le convoi, dételle les charrettes et crie aux malheureux condamnés : « Sauvez-vous ! Sauvez-vous ! » Les gendarmes de l'escorte hésitent, laissent faire. Mais voilà qu'un peloton de cavaliers accourt au galop, le général Hamriot en tête. Il fond sur l'attroupement, le disperse, remet l'ordre dans le cortège et commande aux gendarmes de poursuivre : « la loi doit être obéie ! »

Dans la bagarre, le Père Brun reçoit un coup de pied de cheval qui le blesse au mollet gauche et le fait longtemps souffrir. Il se traîne cependant jusqu'à la barrière de Vincennes. Il avait fait la promesse de sa prière auprès de la guillotine à un vieux ménage digne de pitié, qui vivait sur la paroisse de St Eustache, les Puy de Verine ⁽²⁾. Pierre Durand Puy de Verine, ex maître des comptes, est âgé de 67 ans ; il est sourd, aveugle, tombé complètement dans l'enfance depuis plus de trois ans. Il est dans un état lamentable et fait pitié. Au sortir de la Conciergerie, les gardiens ont dû le toulever pour le jeter comme un ballot au fond de la charrette. Il faudra le porter de même jusqu'à la guillotine. Sa pauvre femme ⁽³⁾ est à bout de forces et de courage en voyant les mauvais traitements prodigués à son mari. Elle reprend vie, quand elle a pu reconnaître son ancien confesseur.

C'est la dernière exécution. A l'aube, le lendemain, les employés de Sanson remontaient la guillotine de la place du Trône et l'emportaient ; elle n'y devait jamais reparaitre.

- (1) Abbé Delarc : L'Eglise de Paris pendant la Révolution, t. II, p. 396.
- (2) Extraits des rapports de police du 24 au 25 mai 1793.
Dauban : La Synagogue à Paris en 1793, page 199.
Edmond Biré : Paris en 1793, page 297.
Launay : Le séminaire des Missions Étrangères pendant la Révolution. Vannes, chez la Folie, 1888.
- (3) Joseph Grenet : Le culte catholique de Paris de la Terreur au concordat, Paris, Lethielleux, 1903, p. 396.
- (4) Ibid, page 423.

La Providence avait réservé à P. Brun pour une autre mission qui, pour être moins spectaculaire, n'en présentait pas moins de dangers et ne demandait pas moins d'héroïsme.

Les sentiments de la foi catholique persistaient dans le peuple de Paris, surtout dans le petit peuple : il se rappelait aux anniversaires des grandes solennités du catholicisme les joies de sa jeunesse, les pompes et les splendeurs de l'antique religion et malgré les vociférations des clubs, malgré la campagne de déchristianisation, malgré les décrets qui poursuivaient les prêtres réfractaires, ne pouvant rentrer dans les églises dont les portes étaient fermées, il se pressait dans les endroits secrets où des ecclésiastiques courageux continuaient à célébrer les saints mystères⁽¹⁾. Le P. Brun choisit ce ministère qui se faisait ordinairement la nuit.

Nous avons dit que, jusqu'au dimanche de la Sexagésime 1794, c'est-à-dire pendant trois mois au moins après la fermeture des églises, il avait assuré le service religieux avec le P. Carrichon dans l'ancienne chapelle de l'Institution de l'Oratoire. Dénoncés et recherchés, nos deux oratoriens restaient cachés en lieu très sûr pendant plus de trois semaines.

Le danger passé, ils reprirent leur activité, mais plus dans leur chère chapelle dont les portes sont couvertes de scellés.

Le Père Brun cherche de son côté. Un de ses anciens élèves de Juilly, que jusqu'ici nous n'avons pu identifier, lui donne asile, ainsi qu'un Frère Delamarre, dans sa maison rue des Saints Pères et lui révèle que des chrétiens sûrs du quartier ont réussi à rouvrir la ci-devant chapelle des Missions Étrangères rue du Bac. Le P. Brun prend aussitôt la direction du groupe. Les assemblées avaient lieu 2 ou 3 fois la semaine. On n'y entraient que par billets⁽²⁾. Des baptêmes et des mariages se célébraient dans cette église qu'on appela longtemps l'Oratoire des Missions Étrangères. Du 9 avril 1795 au 3 avril 1802 le culte y fonctionna régulièrement ; une paroisse provisoire y fut même établie avec un curé officier et 5 vicaires dont le P. Brun.⁽³⁾

Le 24 mai 1795, il signe un acte de baptême dans l'église catholique qui avait été installée dans la chapelle de l'ancienne Institution de l'Oratoire par l'autorité et la permission des grands vicaires du diocèse de Paris gouvernant pendant l'absence de Mgr l'archevêque, registre conservé à l'heure actuelle dans les archives de l'église St-Sulpice.⁽⁴⁾

Nous retrouvons le P. Brun sur la paroisse St-Jacques du Haut-Pas en 1800, assistant les religieuses du St-Sacrement lors de leur rétablissement à l'hôtel de Chaulnes, rue d'Enfer, près de l'Ecole Paroissier actuelle.

Le 1 août 1818, il va à Juilly s'associer au P. Lombois pour l'aider à gouverner ce célèbre collège qui avait pu, par une grâce spéciale de Dieu, traverser sans trop de mal l'épouvantable tourmente. Il y était encore le 15 octobre 1823.

Après cette date, nous ne trouvons plus de traces de lui, ni à Juilly, ni à Paris.

(1) Il était le plus jeune de 3 frères entrés à l'Oratoire :

2 Bonaventure Stanislas Brun, né ~~en~~^{le 20 oct.} 1746, entré ~~admis~~^{admis} le 10 mars 1764, sorti peu après.
Bernard Xavier, né en 1748, entré ~~en~~^{le 28 oct.} 1763, prêtre en sept. 1775, sorti en 1777.
André Reinoud, né ~~en~~^{le 20 mai} 1751, entré ~~admis~~^{admis} le 20 septembre 1770.

Ils étaient fils de Jean Brun, ^{le jeune} négociant à Bordeaux et de Marie Haçant. Jean Brun était mort au moment de l'entrée à l'Oratoire d'André Reinoud. La famille devait jouir d'une certaine aisance car les 3 frères payaient régulièrement la pension requise.

(2) Le P. Saucé Moisset, qui sera ~~supérieur~~^{le} supérieur général de l'Oratoire le 16 septembre 1779.

(3) Entré à l'Institution de Paris le 30 Xhe 1770, il fut déclaré admis et reçut le costume oratorien le 5 janvier 1771. Il payait 300 livres de pension pour les années d'études et promettait de s'entretenir de vêtements.

() Le 18 septembre 1766, il y avait un Philibert Carrichon, ^{venant de} ~~habitant~~ Salles, paroisse de Blacé, vigneron de Mme de la Chaigne au fief du Terroy à Régnis.

De deux prêtres de l'Oratoire
L'Héroïsme ~~dans~~ en fait de Durette pendant la Révolution.

Dans les derniers mois de l'année 1770 entraient au noviciat de l'Oratoire à Paris deux jeunes gens que leurs tempéraments si contraires, ~~leurs dispositions si opposées, leurs~~ leur éducation familiale si différente, leurs goûts personnels si nettement opposés, jusqu'à leur tenue extérieure auraient dû maintenir à distance l'un de l'autre et qui, cependant, se vouant l'amitié la plus profonde, se soutenant dans les circonstances les plus périlleuses, allaient se rendre capables, aux jours sombres de la Terreur, des plus beaux actes de charité et d'héroïsme.

Le premier, entré le 20 septembre 1770, se nommait André Reimond Brun, était fils d'un riche négociant en denrées coloniales du port de Bordeaux et était âgé de 19 ans. Le directeur du noviciat ⁽¹⁾ envoyait au supérieur général ce portrait du jeune candidat : « Grand de taille, bien fait, d'une distinction de manières rare à cet âge et qui en impose, le confrère Brun a poursuivi toutes ses études, philosophie comprise, en notre académie militaire de Valence, où ses camarades l'avaient surnommé le marquis. Il est d'une grande habileté de ses mains tout il fait ce qu'il veut. Il réussira dans les collèges, où, du reste, il desire être envoyé. Il aime l'étude, s'y passionne. Mais son besoin de se dévouer et d'être net et sa piété ⁽²⁾ profonde et solide. »

Le second, entré juste trois mois plus tard, le 20 ⁽³⁾ Decr, se nommait Antoine Philibert Carrichon. Il était né à Salles en 1749 de Philibert Carrichon, épicier-buvier et d'Antoinette Carraud. Mais, avant de s'en aller chercher fortune dans la grande cité lyonnaise, l'épicier-buvier avait été, comme son père, vigneron de St. de Sorraign à Durette. Il est donc bien probable que son plus jeune fils, Antoine Philibert, passa ses jeunes ans chez ses grands-parents au château de la Pierre. Nous pouvons donc le réclamer à juste titre comme une des gloires de la paroisse.

À 12 ans, sa première Communion faite ~~chez son père~~ dans l'église aujourd'hui détruite de Durette, il regagne Lyon. Comme il montrait de ~~bonnes~~ ^{de} qualités d'intelligence et de ^{véritables} preuves sérieuses de vocation ecclésiastique,

ses parents, ^{acceptant} ~~recevant~~ tous les sacrifices, confièrent leur fils aux Pères Jésuites qui dirigeaient alors le célèbre collège de la Trinité ^{à Angoulême}. Antoine Philibert fit là toutes ses humanités, plus un cours de ^{logique} ~~philosophie~~ et à 21 ans, un peu en retard sur ses camarades, entra à l'Oratoire.

"Le Confesseur Carrichon, écrivit de lui le ^{supérieur} ~~directeur~~ du noviciat, est de taille médiocre, gras, gauche, ^{remarquée} de figure peu avenante. Il ne réussirait pas dans nos collèges pour lesquels il faut des qualités extérieures que le jeune homme ne possède malheureusement pas. Mais sa piété est profonde, ^{évidente} et son esprit de sacrifice déjà très manifeste. Ce sont les deux meilleurs sujets du noviciat : ils feront le plus grand honneur à l'Oratoire."

La suite des faits montrera que le supérieur du noviciat ne s'était trompé dans aucune de ses appréciations. Il montrera aussi à quel point la Providence,

lorsqu'elle destine des hommes à réaliser un jour une grande mission, sait les munir à l'avance des qualités morales et même des dons physiques qui leur ^{seront} ~~sont~~ nécessaires. C'est par la faute seule que l'homme manque à sa vocation.

"Le Confesseur Brun, avait-on dit, doit réussir dans les collèges." De fait, le noviciat terminé, il fut envoyé à l'Académie royale de Juilly jusqu'à sa prêtrise reçue pour la Noël 1777. Pendant 5 ans il remplit à Arras le poste important de préfet du collège, puis en 1783 il retourne à Juilly ^{Abond} comme directeur spirituel des ^{jeunes} ~~doctes~~, enfin comme curé de la paroisse.

Le 16 janvier 1791, il refuse le serment constitutionnel, reste néanmoins sur place jusqu'au mois d'août 1791, se retire, à l'arrivée du curé assermenté, dans le village voisin de Montgé, relevant chaque dimanche célébrer la sainte messe au collège et encourageant ses paroissiens fidèles. Aux derniers jours de 1792, pourchassé et menacé par les révolutionnaires de Meaux et résistant avant tout ne pas compromettre le collège qui fonctionnait pendant toute la Terreur, il gagne Paris et rejoint son ami qui l'appelle.

- () Le Frère ^{Joseph} Francois Delamarre, né à Saint Germer (Oise) le 3 mai 1731, avait été reçu de l'Oratoire (le 20 mai 1763) à Guilly même où il servait depuis plusieurs années. Il avait 32 ans. Envoyé à la Maison mère de la rue St Honoré, il était le correspondant officiel du collège. C'est entre ses mains que les familles habitant Paris allaient solder la pension de leurs enfants. Il s'attacha au P. Brun pendant les mauvais jours. La tempête passée, il regagne Guilly, pensionnaire de l'Etat en sa qualité de ci-devant Frère de l'Oratoire. Il meurt au collège le 19 juillet 1806, à 4^h du soir, âgé de 75 ans.

- () Jean Augustin Mandat marchand papetier au 26 de la rue St Honoré et sa femme Sophie Angélique Safflet perdent le jeudi 5 mars 1809 un fils, Charles François, âgé de 15 ans. Convoi à St Eustache.

Le Confreire Carrichon était resté au noviciat où l'exemple de sa piété, de sa
régularité, de son dévouement ^{à l'œuvre} avait été reconnu l'heureuse influence. Ordonné prêtre en
avril 1774, il est nommé ^{sur place} directeur, poste qu'il va ~~remplir~~ remplir presque sans interruption,
sauf les 2 années 1784 et 1785 passées à Arles pour rétablir sa santé. Retourné à Paris,
il se dévoue ^{sans compter} ~~à~~ à la formation des jeunes confrères, s'attachant l'estime et la
vénération de tous.

Son zèle débordait bientôt au dehors. Sa réputation de ^{confrère directeur} sage et éclairé attire
à son confessionnal ^{un nombre de} ~~un grand nombre de~~ pénitents. On y voit des gens du peuple et des bourgeois
de Paris; on y voit aussi, confondus dans la foule, des représentants des plus grandes familles
de France: le vieux maréchal de Mouchy, le maréchal de Noailles et sa femme,
la duchesse d'Ayen et ses filles: la Viscontesse Louise de Noailles, la Marquise de
Lafayette, la marquise de Montagu, la marquise de Grammont. ^{Le P. Carrichon} ~~Il se souvenait sans~~ sans
distinction au service des uns comme des autres.

Mais voici les mauvais jours. Le 16 janvier 1791, le P. Carrichon refuse le serment
schismatique. ^{à la fin de l'année} ~~à la fin de l'année~~ 1792, l'Oratoire étant supprimé comme toutes les autres
congrégations, c'est la dispersion ^{l'abord} et bientôt la persécution sanglante. Le 25 Novembre
arrive de Guilly le P. Bruny chassé de sa paroisse. Le lendemain arrive de la maison
mère de la rue St-Honoré à Paris, le frère coenars François Delamarre, portant sur son épaule
son outillage de cordonnier. La décision est rapidement prise: on ^{nécessaire} ~~promettra~~ les habits laïques,
on se réfugiera dans un coin et l'on installera sans bruit une boutique de savetiers-
sapeurs. Le frère Delamarre sera le patron; le P. Bruny son apprenti, bientôt aussi habile
que le maître; le P. Carrichon, plus libre d'allures, fera les courses et surveillera l'horizon.

Mais où ~~se~~ trouver le coin caché et sûr?

Nos 3 artisans ~~se~~ seraient allés volontiers au n° 26 de la rue St-Honoré chez un fournisseur de la
communauté oratorienne, Jean Augustin Chaudar, marchand papetier, qui offrait la plus
généreuse hospitalité. Mais les Oratoriens étaient trop connus dans ce quartier. Il ~~restait~~ ^{restait}
à trouver

(1) Jean François Mandar, né à Marines en 1732, entré à l'Oratoire en 1750, homme ~~exposé~~ d'une rare valeur, prédicateur renommé, en relations avec J.-J. Rousseau qui parle de lui dans ses Confessions et dans l'Emile, supérieur de Juilly de 1785 à 1791, se réfugie en Angleterre chez le Duc de Norfolk qui avait été ~~son~~ élève de Juilly, revient mourir ~~seul~~ à Marines en 1803 après avoir refusé sous Napoléon comme sous Louis XVI l'épiscopat. Eugène Belin, premier éditeur de ce nom, était son petit neveu. Il a donné son nom à une rue de Paris.

(1) Elle avait le matin même communie de la main du P. Brun ^{Son mari,} Nicolas Michel Lelièvre mourut le lundi 14 Xbre 1812 à 67 ans. Convoi à S^t Eustache.

(2) Louis Faurville meurt deux ans après le 20 août 1795. Sa femme, née Marie Véronique de Robeg, continue le commerce avec son fils Charles Louis et meurt à son tour, âgée de 54 ans, le jeudi 7 mars 1805. Convoi à S^t Eustache.

() Delarc : G. II p. 468

() Id. id. id. p. 472

qui est

y reconstituer un groupe est été de la dernière imprudence. Du reste, le dit marchand papetier avait déjà accueilli son parent, le Père Mandat, ⁽¹⁾ ~~un~~ le célèbre prédicateur, qui, bientôt dénoncé, n'eut que le temps de passer en Angleterre.

Une des plus anciennes pénitentes du P. Carrichon, Dame Marie Ursule Têhonille La Bouette, épouse de Nicolas Michel Lelièvre "charcutier", ^{N° 6, à l'enseigne du boudin frais} rue des Prouvaires, mit à leur disposition une sorte de remise au fond d'une cour. C'est là qu'ils installèrent leur atelier et ~~se~~ commencèrent ~~à~~ aussitôt ~~leur~~ ^{le} travail. Ils couchaient dans une grande pièce ~~aux~~ dans les greniers de la maison. Off et Mme Lelièvre méritaient toute leur confiance et la présence de ces

trois ^{ouvriers} ~~carriers~~ ne ^{fut} ~~pas~~ remarquée dans ce quartier si peuplé et si affairé des Halles.

Mais Dame Lelièvre mourut subitement à son comptoir en janvier 1793 et cette mort les mit dans le plus grand embarras. Il fallait chercher un autre asile. ⁽²⁾

On le trouve sans peine, non loin de là, rue du Marché aux Poirées, chez un marchand fruitier-oranger nommé Louis Fauteille ⁽²⁾ qui, en deux fois, sauva la vie de nos trois Oratoriens en les cachant à temps ^{dans} ~~aux~~ ~~ses~~ ~~cartes~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~maison~~ sous des caisses de fruits.

Devant ces ~~menaces~~ ^{croyant} ~~se~~ ~~retraiter~~ ^{plus} ~~personnellement~~ ^{visé}, le P. Carrichon, en mars 1793, laisse ~~ses~~ ^{ses} compagnons et se réfugia au n° 270 de la rue S. Jacques dans une vieille maison qui existe encore. Ses frères ^{venus depuis peu à Paris} tenaient là une buvette à l'enseigne du Vrai Beaujolais.

Le P. Brun et le P. Carrichon, sans souci des dangers auxquels ils s'exposaient, s'en allaient célébrer la sainte messe ^{chaque matin} et ^{faisaient} ~~celebrer~~ ^{les} offices les dimanches dans la chapelle de l'ancien noviciat de l'Oratoire, chapelle qui ne fut fermée que dans la semaine de la sepagésime 1794, alors que ^{tout cette nuit, il y avait intensité et que} les ~~voies~~ ^{portes} avaient été placés sur les portes de toutes les églises de Paris ^{des} le 23 Novembre 1793.

~~Les Oratoriens~~ Ils repartaient transportant sur eux des hosties consacrées. ^{qui se distribuaient dans tous les quartiers de Paris} Le Père Carrichon, ^{les hosties consacrées et non consacrées} portait jusque dans les prisons, jusqu'à la Conciergerie ayant eu gagné les bonnes grâces des geôliers et prétextant les obligations de son métier de sacristain,

quelques frères

L'annee ici le No 11 page 11

à M. Emery, le supérieur de St Sulpice, qui avait été incarcéré le 3 août 1793, de telle sorte que, depuis le commencement d'août 1793 jusqu'après le 9 thermidor, pas un jour ne s'écoula sans que la sainte messe fût célébrée dans cette Conciergerie que Touquier-Cuvillie croyait si bien gardée et impénétrable.

Mais là ne se bornait pas le zèle du P. Carriehon. Bien vite ^{M. Emery et} ~~quelques~~ ^{avaient} quelques prêtres courageux organisèrent ce qu'on appelle "le service des âmes". Quand les condamnés n'avaient pu, avant leur départ pour l'échafaud, recevoir les sacrements, ils étaient avertis par des voies sûres qu'à tel endroit du fatal itinéraire, un prêtre se trouverait sur leur passage pour leur donner de loin l'absolution. Un prêtre fut désigné pour chaque jour de la semaine, le Père Carriehon ~~avait~~, pour le mardi.

Déguisé le plus souvent en garde national, il s'en allait jusqu'au pied de ~~on~~ ^à la pitié de Madame de Montagu, il avait composé le récit de l'exécution de l'échafaud. ~~Il avait publié dans le Correspondant du 10 avril 1793~~ ^{Des Dames de Noailles}. Cet article a ~~parus dans~~ ^{été publié} dans le Correspondant du 10 avril 1793. ~~Il montrait tout de l'opération d'échafaud de Noailles, d'aspect et d'aspect~~ ^{1793. C'est d'un}.

Des épisodes les plus tragiques de la Révolution. Nous suivrons le chemin qu'en a donné M. Jacques Hérissay dans son livre si plein d'intérêt : Les Annuaires de la guillotine.

La mort du maréchal Louis, Duc d'Angoulême, survenue en 1793, n'avait pas mis à l'abri des soupçons sa veuve, Catherine Françoise Charlotte de Cosé-Brissac; on ne pardonnait pas à celle-ci, malgré ses 70 ans et ses infirmités, d'avoir un fils émigré et surtout de porter un des noms les plus en vue de l'ancien régime. En septembre 1793, elle avait été mise en arrestation dans son hôtel; avec elle on avait retenu prisonnières sa belle-fille Henriette Anne Louise d'Aguesseau, Duchesse d'Angoulême et sa petite fille ^{Louise} ~~de~~ ^{de} de Noailles. Le Père Carriehon, nous l'avons dit, était le Directeur spirituel de ces dames. ^{de} ~~Il~~ venait les visiter ^{dans leur prison} une fois au moins chaque semaine, venant chercher souvent des pantoufles qu'on avait rêchies un peu exprès.

Les pauvres femmes ne se faisaient guère d'illusions sur le sort qui les attendait: au fur et à mesure que les jours passaient, elles voyaient leurs amis, leurs proches incarcérés, jugés, exécutés. Un jour qu'elles en parlaient ~~avec~~ et s'efforçaient à se préparer.

à la mort, le Père, comme par une sorte de pressentiment, s'exclama :

— Si vous allez à la guillotine et que Dieu m'en donne la force, je vous accompagnerai....

Elles le prièrent au mot et insistèrent :

— Nous le promettons vous ?

Il hésita un instant :

— Oui, reprit-il. Et, pour que vous me reconnaissez bien, j'aurai un habit bleu foncé et une veste rouge. (C'était l'uniforme des gardes nationaux.)

Des mois passèrent, au cours desquels, plus d'une fois la promesse fut rappelée. En avril 1794, les 3 femmes furent menées à la prison du Luxembourg. Le P. Carrichon n'eut plus la possibilité de les visiter; mais il continua d'avoir fréquemment de leurs nouvelles par un jeune confère antonien, M. Grelet, ancien surveillant d'école à Juilly, auquel la vicomtesse de Noailles avait confié ses enfants, homme dévoué entre tous, qui s'efforçait lui aussi d'adoucir de son mieux le sort des détenues. Par lui, le P. Carrichon ~~se~~ ^{le 27 juin} apprit la condamnation ~~de~~ ^{de} ~~la~~ ^{du} ~~maréchal de Mouchy~~ ^{du vieux maréchal de Mouchy} et de sa femme. ~~Il se précipita vers~~ ^{Il se précipita vers} ~~la Conciergerie~~ ^{la Conciergerie} ~~pour les voir~~ ^{pour les voir} ~~et leur dire adieu~~ ^{et leur dire adieu} ~~avant d'être exécutés~~ ^{avant d'être exécutés} M. Emery,

à la Conciergerie, ~~les~~ ^{les} avait assistés. Une voix dans la foule cria : « Courage ! Monsieur le Maréchal ! »

Le vieillard répond : « A quinze ans j'ai monté à l'assaut pour mon roi ; à quatre-vingts, je vais monter à l'échafaud pour mon Dieu. Mes amis, je ne suis pas à plaindre. » Et il se mit à prier de tout son cœur. Il ne pouvant les approcher malgré tous ses efforts, ne pouvant ne faire remarquer d'eux, je fis pour eux par l'inspiration et avec l'aide de Dieu ce que j'ai pu. »

Un mois plus tard, le 22 juillet, vers neuf heures du matin, le P. Carrichon s'apprêtait à sortir quand il entendit frapper... Il ouvrit et vit entrer M. Grelet accompagné de ses deux jeunes élèves Alexis et Alfred de Noailles. Ces-ci étaient gais comme à l'ordinaire ; le pieux père, au contraire, paraissait bouleversé, était très pâle, presque défiguré.

— Passons dans votre chambre, dit-il au P. Carrichon et laissons les enfants dans celle-ci.

A peine sont-ils seuls que le visiteur, s'efforçant sur une chaise, annonce l'effroyable nouvelle : — C'en est fait, mon ami, ces dames sont au Tribunal révolutionnaire ; je viens vous rappeler votre promesse. Je vais conduire les enfants à Vincennes voir la petite Euphémie — (C'était la fille

de la vicomtesse de Noailles, la future marquise de Vénac, alors âgée de 4 ans). — Dans le bois, je préparerai ces malheureux à leur terrible malheur.

Effolé, le Père Carrichon pose des questions, demande des explications, puis, courageusement, décide à tenter l'impossible pour remplir sa promesse, il déclare :

— Je vais changer d'habit... quelle commission ! Priez Dieu pour qu'il me donne la force de l'exécuter.

Il reconduit M. Grelot jusqu'à sa porte : les deux garçonnets, mousquetaires, heureux de la promenade annoncée, montrent une joie qui serre le cœur.

Malgré tout l'effort à lui-même, le P. Carrichon se sent épouvanté devant la tâche qu'il doit accomplir :

— Mon Dieu ! s'écrie-t-il ; ayez pitié d'elles et de moi !

Il revêt alors l'habit bleu et la veste rouge qu'il a jadis annoncées, sort faire quelques courses pressées, passe au Palais de justice au début de l'après-midi, ne peut pénétrer dans l'enceinte du Tribunal, reprend ses pérorations, va se confier à un ami — (le supérieur du noviciat, le Père Mirault de Bissy qui mourra vicaire général d'Orléans) — celui-ci l'encourage au nom de Dieu. ^{Le Père Carrichon} ~~Sa tâche est si lourde~~ ressent un malaise général ; une tasse de café lui redonne un peu de vigueur.

A pas lents, il revient pensif, irresolu. Son âme est toujours en partage entre le désir ardent d'arriver en retard, de ne point trouver celles qui l'appellent et la volonté de leur rendre à tout prix le service qu'elles attendent... A cinq heures, il est devant la cour de Mai, dont les grilles sont fermées : les charrettes ne sont pas là, rien n'indique encore le départ. Le Père Carrichon monte alors tristement les degrés de la sainte Chapelle, se mêle à la foule qui encombre la salle des pas perdus, s'assoit, se lève, ne parle à personne, tâche de passer inaperçu, jetant de temps à autre un coup d'œil au dehors pour s'assurer que les condamnés ne paraissent pas encore... Jamais heure ne devait lui sembler si longue que celle qu'il vécut de la sorte, dans cette anxieuse attente.

A des clameurs qui s'élèvent, le P. Carrichon devine qu'enfin la prison vient de s'ouvrir. Il redescend, va se placer devant la sortie, rue de la Barillerie ; cette fois, les voitures sont

bien là, devant la grille de la Conciergerie. Sanson et ses aides s'affairent, gardes nationaux et gendarmes organisant le cortège qui bientôt s'ébranle.

L'exécution, ce soir, est d'importance : quarante six accusés, sur les cinquante trois mis en jugement dans les deux sessions du Tribunal, ont été condamnés dans la journée.

Un premier tombereau s'avance : des femmes y sont entassées, liées côte à côte sur les banquettes et le P. Carrichon n'y voit pas celles qu'il cherche ; de fait, ce sont des inconnues pour lui : des dames de la chaîne, de Saint-Juire, Duvaugamier, de Larochette-Lupy, Amiral, de Romigney ; au milieu d'elles cependant, au moment où le véhicule s'éloigne, il reconnaît, habillée d'une robe de taffetas noir, la vieille maréchale de Noailles ; mais elle-ci ne l'a pas vu.

D'autres charrettes défilent, portant le général de Flers, M. de La Roche-Lambert, le marquis de Talarn, le trésorier de la marine Boutin, le fermier général de La Borde, l'ex-constituant Gossin, toute une troupe d'habitants de la Nièvre qu'a envoyés le représentant du peuple Abel Pointe, d'autres encore parmi lesquels un enfant de 17 ans, Joseph Meynard-Mallot, immolé par erreur parce qu'on l'a pris pour le jeune de Noailles.

Malgré ces jours pas ses pénitentes, le Père Carrichon commence à espérer qu'elles sont acquittées ; déjà il s'en réjouit... Hélas ! il y a encore une charrette : sortant des remises de la Conciergerie, ces dames y prennent place. Mme de Noailles est en blanc — elle ne porte plus de couleur depuis la mort du maréchal de Nochy. Jamais elle n'a paru plus séduisante : malgré ses 35 ans, on dirait qu'elle n'en a que 24. Sa mère, Madame d'Orges, vêtue d'un déshabillé bleu et blanc, ne porte guère, elle aussi, plus que la quarantaine et elle a 57 ans bien sonnés. Six hommes montent à leur suite et, ostensiblement respectueux, s'écartent d'elles pour les laisser plus libres.

La mère et la fille se mettent, en effet, à converser à voix basse, tendrement, regardant de côté et d'autre, comme si elles cherchaient quelqu'un. Le P. Carrichon entend cette remarque faite par un de ses voisins :

- Voyez cette jeune, comme elle s'agite, comme elle parle à l'autre !
- Lui croit les entendre dire :
- Ah ! ah ! il n'y est pas !
- Regardez encore, ma fille.

— Rien ne m'échappe, je vous assure, Maman; il n'y est pas.

Le P. Carrichon voudrait se montrer; mais il ne peut approcher; le convoi subit pourtant un temps d'arrêt: le véhicule qui porte Mme de Noailles est immobilisé plus d'un quart d'heure; enfin il part, frôle le P. Carrichon, sans que les condamnés le remarquent. En tête, le Père rentre dans le Palais, fait un grand détour, court se placer à l'entrée du Pont au Change, dans un endroit bien apparent. Il voit Mme de Noailles jeter les yeux de tous les côtés: elle ne le reconnaît pas. Il suit alors le long du parapet, s'écartant le plus possible de la cohue, tâchant de se signaler, toujours en vain.

Le pauvre prêtre ne sait plus que faire; il est fatigué, désespéré, mais ose d'autant moins renoncer à sa mission que l'inquiétude se peint sur la physionomie de Mme d'Ayen. A cet instant, le ciel se courbe, le tonnerre gronde, faisant se disperser un peu la populace. Il sera peut-être plus facile maintenant de réussir.

Par des chemins détournés, le P. Carrichon devance les condamnés, gagne la rue S. Antoine, se poste près de la rue de Tournay, presque en face de la petite rue des Ballets qui mène à la prison de la Force, la geôle de sinistre renommée. Un vent violent souffle, l'orage éclate, les éclairs, les coups de tonnerre se succèdent, la pluie se met à tomber à torrents, chassant les derniers curieux, mettant le débarroi dans le convoi qui accélère son allure, espacant cavaliers et fantassins de l'escorte.

Si Oratorien s'est mis à l'abri sous l'auvent d'une boutique: les premières charrettes défilent, celle qui porte ces dames s'approche. Instinctivement, le Père s'élance, touche les roues et Mme de Noailles enfin l'aperçoit. Elle lui sourit, semblant dire:

— Vous voilà donc! Ah! que nous en sommes aises! Nous vous avons bien cherché!!

Elle se penche vers sa mère et lui murmure:

— Maman, le voilà!

Mme d'Ayen, à son tour, regarde, s'épanouit, semble revivre.

Du coup, toutes les résolutions du religieux cessent, son courage renaît, il ne pense même plus qu'il est trempé de pluie et de vent; il continue à marcher. Tout à coup, sur le parvis de la chapelle Saint-Louis-la-Culture — église Saint-Paul-Saint-Louis, alors transformée en dépôt de livres, il aperçoit le P. Bours venu là lui aussi pour rendre la même

service à ces dames. Les deux religieux se retrouvent avec saisissement et échangent un salut discret.

L'orage ne cesse pas et la tempête est déchaînée, transissant les pauvres victimes : les femmes, les mains attachées derrière le dos, ne pouvant se retenir, chancellent sous la violence du vent. La maréchale de Noailles a son grand bonnet ~~coiffé~~, ses cheveux gris défaits. Des Jacobins, qui sont restés malgré l'averse, lui crient méchamment :

— Là voilà donc, cette maréchale, qui menait si grand train, allant dans un si beau carrosse ! Elle est dans la charrette tout comme les autres !

On est arrivé place de la Bastille et on entoure l'enceinte démolie de l'ancienne forteresse : un petit carrefour précède le faubourg St Antoine ; il y a là peu de monde et le P. Carrichon, qui a pris un peu d'avance, s'y arrête, estimant qu'il ne saurait trouver meilleur endroit pour bénir ses pénitentes. Il se retourne, fait un signe à Mme de Noailles et celle-ci comprend :

— Maman, murmure-t-elle, le P. Carrichon va nous donner l'absolution !

Aussitôt les deux femmes se redressent « avec un air de repentance, de contrition, d'attendrissement, d'espérance et de ferveur », tandis que le prêtre lève la main et, sans se découvrir, prononce la formule de pardon « très distinctement et avec une attention surabondante. »

A cet instant, l'orage s'apaise, la pluie diminue, comme si Dieu avait permis cette tourmente pour faciliter le ministère du religieux. Le cortège a repris son allure normale, étroitement encadré par les Vosges ; à nouveau la foule se presse, formant une haie compacte au long de la chaussée, insultant les victimes, surtout la maréchale de Noailles. Le Père Carrichon suit toujours, sans hâte dénomais, sachant le principal de sa mission rempli ; un instant il a un sursaut de peur ; près de l'ancienne abbaye St Antoine, devenue l'hospice de St Et, ^{il se trouva conde à guide avec un jeune homme souvent rencontré} ~~il rencontre un jeune homme qui se présente et qui est~~ ^{un autrefois et qui n'ignorait pas son caractère sacerdotal.} le Père Carrichon, ayant des raisons de croire ce particulier malintentionné, se trouble, « s'embarrasse », tourne le dos et

reprind le chemin de la Bastille. Mais voyant que ce personnage inquietant ne l'a pas reconnu sous son déguisement et disparaissant dans une rue voisine, il se rassura, rejoignit les charrettes et parvint en même temps qu'elles sur la ci-devant place du Grève.

Au centre la guillotine dresse ses deux bras noirs, au bout desquels le couteau triangulaire brille violemment. Les charrettes s'arrêtent; les gardes font le cercle et la populace, derrière eux, s'amuse, rient, plaisantant, injuriant ceux qui vont mourir.

Le P. Carrichon, le chapeau rabattu sur le front, apu se faufiler au premier rang. M^{me} de Noailles, le cherchant des yeux, avita fait de le reconnaître; leurs regards se parlent et le prêtre voit l'entendre dire:

— Notre sacrifice est fait — Jésus-Christ, qui est mort pour nous, et notre frère.... Adieu! prissions-nous tous nous revoir dans le ciel! Adieu!

L'attitude de la condamnée n'échappe pas aux assistants. Certains, près du P. Carrichon, s'écrient: — Oh! cette jeune, comme elle est contente! comme elle lève les yeux au ciel! Comme elle prie! Mais à quoi cela lui sert-il? — Une autre voix ajoute: « Oh! les scélérats de salotins! »

Les victimes, pendant ce temps, se font leurs adieux. Le Père Carrichon en profite pour changer de place et se glisser en face de l'escalier de bois par lequel on monte à l'échafaud. Les 16 victimes sont parquées là, sur deux lignes, attendant leur tour: Le P. Carrichon dissimulant sa main dans le fond de son chapeau va prononcer l'absolution à chaque victime. M. de Laborde, vieillard à cheveux blancs, grand, gros, l'air bonhomme, s'appuie sur la balustrade; — la Maréchale s'est assise sur un bloc de pierre qu'elle a trouvé & ses grands yeux sont perdus dans le vague; — Madame d'Ayon, d'attitude simple et résignée, est plongée dans ses prières, le regard baissé comme quand elle revenait de la Sainte Table.

La ^{maréchale} ~~duchesse~~ de Noailles fut exécutée la 3^e: il fallut élever le haut de son corsage pour lui découvrir le cou; — M^{me} d'Ayon partit la dixième, avant sa fille; le bourreau lui arracha son bonnet; comme il tenait par une épingle, les cheveux,

(1) Des souvenirs très précis, conservés dans la famille, assurent qu'il rendit le même service aux trois Dames de Lèves le 21 messidor, et aux 2 Messieurs Gravier de Vergennes, le père & le fils, le 6 thermidor.

Il a été dit hier (29 février) au ci-devant couvent d'Agincourt une messe à laquelle ont assisté environ 100 personnes. L'impudent n'a pénétré que par ruse, la porte refusée; sans rassemblement au dehors, sans violence & tranquillité au dedans. » (Schmidt: Tableau de la Révolution française, Rapports de police. Voir Delarc: l'église de Paris pendant la Révolution, t. III, p. 317.)

PAIEMENTS
F. A. MEYER

hier violemment, lui causèrent une douleur qui se peignit sur ses traits, — Mme de Choailles survint peu après et sa robe blanche lui donnait l'apparence des martyrs de jadis : un sang abondant, vermeil, s'échappa de son col décapité.

— que la voilà bienheureuse ! songea le P. Carrichon quand on jeta sur les autres le corps de la jeune femme dans le tombeau qui allait les porter au cimetière de Picpus. Et remerciant Dieu de lui avoir permis de remplir ainsi sa promesse, ne se sentant plus le courage d'attendre la fin du massacre, il donna une dernière absolution générale ;

~~deux heures~~ puis, comme hors de lui et s'apercevant soudain qu'il est glacé de la tête aux pieds, il s'éloigna à grands pas, « tout rempli de d'écœurant, mais bien beau, bien touchant, bien consolant spectacle. — Non, je ne voudrais pas, se disait-il, n'en avoir pas été le témoin. que de profits à en tirer ! »

Combien de journées aussi ^{émotionnantes} ~~horribles~~ n'a-t-il pas vécues pendant les longs mois qu'a duré la Terreur ! Interrogé bien des fois par ses meilleurs amis, il se contentait de répondre : « C'est mon secret et celui de Dieu. » (1)

Fontenay - Gréigny
arrondissement de Coulommiers

1911
20
1897

Mme de Montagu vint à Fontenay en 1801
Elle y reçut la Dauphine en 1828
sa sœur, Mme Louise femme de Chéran, comtesse Douairière de Mérode-Westerloo, grande maîtresse du Palais à Bruxelles possédait le château en 1830. Elle est morte en 1862
Ormond Louis Charles de Gontaut Nism s'y acquit en 1837 et à sa mort en 1851 le château passa à ses fils qui, ne s'habitant pas, le louèrent en 1880 à l'ancienne comtesse d'Espey, Strelle
Le château appartenait après 1892 à un industriel qui le paya 1.100.000
ou cent mille francs

C'est là qu'il mourut le 30 juillet 1818 à 69 ans - Ses funérailles eurent lieu au milieu d'une foule immense et recueillie en l'église St Jacques du Haut-Pas.

une explosion d'enthousiasme
Paris. Séance III 315-317

P. Carrichon célébrait
laquelle existait
le 30 mai 1795

revenant de l'exil et
elle en son château

de la Duchesse de Grammont,

St Jacques
dernière étape sur la cour.

tirés violemment, lui causèrent une douleur qui se peignit sur ses traits, — Mme de Mairalles survint peu après et sa robe blanche lui donnait l'apparence des martyrs de jadis : un sang abondant, vermeil, s'échappa de son col d'écaille.

— que la voilà bienheureuse ! songea le P. Carrichon quand on jeta sur les autres le corps de la jeune femme dans le tombereau qui allait les porter au cimetière de Picpus. Et remerciant Dieu de lui avoir permis de remplir ainsi sa promesse, ne se sentant plus le courage d'attendre la fin du massacre, il donna une dernière absolution générale ;

~~devant~~ puis, comme hors de lui et s'apercevant soudain qu'il est glacé de la tête aux pieds, il s'éloigne à grands pas, « tout rempli de d'effrayant, mais bien beau, bien touchant, bien consolant spectacle. — Non, je ne voudrais pas, se disait-il, n'en avoir pas été le témoin. que de profit à en tirer ! »

Combien de journées aussi ^{émotionnantes} ~~tristes~~ n'a-t-il pas vécues pendant les longs mois qu'a duré la Terreur ! Interrogé bien des fois par ses meilleurs amis, il se contentait de répondre : « C'est mon secret et celui de Dieu. » (1)

La liberté des cultes votée le 21 février 1795 fut accueillie par une explosion d'enthousiasme. Pour la fête de Pâques presque toutes les boutiques furent fermées dans Paris. *Solane III 315-317*

A la demande des fidèles de son quartier, dès le 29 février, le P. Carrichon célébrait dans la chapelle de l'ancien séminaire de S. Magloire une messe à laquelle assistaient environ cent personnes. Douze églises de Paris ne furent rendues au culte que le 30 mai 1795 quand Madame de Montagu, fille de la Duchesse d'Ayen, fut revenue de l'exil et rentrée en possession de ses biens, elle reçut le P. Carrichon chez elle en son château de Fontenay - Breisigny en 1801.

En 1810 il était l'hôte, rue d'Anjou au faubourg S. Honoré, de la Duchesse de Grammont, autre fille de la Duchesse d'Ayen.

En 1817, ^{fatigué} il se retire dans un pavillon du Val de Grâce, au deuxième étage sur la cour. 277 rue S. Jacques
C'est là qu'il mourut le 30 juillet 1818 à 69 ans - Ses funérailles eurent lieu au milieu d'une foule immense et recueillie en l'église S. Jacques du Haut-Pas.

Prédications
à effluve